Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 75 (1946)

Heft: 1

Artikel: Propos non inactuels : conférence de M. le Conseiller d'État J. Piller à la réunion des institutrices

Autor: Piller, J.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1040659

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

pour le pays et tout ce que le pays vous doit. Nous savons — et nous tenons à l'affirmer hautement — à quel point sont vraies les paroles que vous disiez à Estavayer : « Le Directeur de l'Instruction publique n'a qu'une ambition, servir Fribourg, qu'une préoccupation, la prospérité économique, morale, spirituelle, intellectuelle de Fribourg, qu'une passion, la grandeur et l'honneur du nom fribourgeois ».

Propos non inactuels [1]

Conférence de M. le Conseiller d'Etat J. Piller
à la réunion des institutrices

Nous vivons sous le règne de la désagrégation ; le monde, tout à coup, présente à l'observateur effaré l'image déconcertante d'un vaste bric-à-brac où tout se trouve mêlé, où le meilleur côtoie le pire dans un immense pêle-mêle de ruines et de poussières, une débauche d'idées fausses et de vérités galvaudées. Tout tend à se fragmenter en morceaux de plus en plus petits. Signe des temps, l'énergie atomique, la force mystérieuse et fantastique qui assure la cohésion de l'atome, mine aujourd'hui les relations internationales, sert à désagréger les villes, les cités, jusqu'au jour où elle en viendra peut-être à faire sauter la planète elle-même. Les fameuses bombes volantes remplacent les canons et les avions qui avaient au moins, eux, des objectifs précis, un but repéré ; éclatant n'importe où, dans une certaine zone, sans que ceux qui les lancent s'inquiètent d'autre chose sinon de détruire le plus possible, ces engins correspondent bien au caractère d'incohérence de notre temps où tous les liens se distendent, où tout est plus ou moins désaxé, à commencer par les esprits.

Epoque de désagrégation et, en même temps, siècle de la vitesse. Il ne s'agit plus de réfléchir, de méditer, avant d'exprimer les idées qui vous passent par la tête ; il s'agit d'aller vite, de gagner du temps. Et l'on en gagne si bien qu'on n'en a plus pour réfléchir. On ne cherche plus à savoir si les idées que l'on exprime sont justes ou fausses, réalisables ou non : l'essentiel semble être, tout à coup, de les lancer dans la circulation publique, de les extérioriser à tout prix, même si elles sont sans valeur aucune. On croit que cela suffit pour que tout soit gagné, pour que tout soit sauvé. Parce qu'on s'est débarrassé d'une obsession en l'exprimant, on s'imagine que cette obsession est morte. Les hommes ne paraissent plus se douter que tout mot prononcé a sa répercussion féconde ou

[1] Conférence faite par M. le Conseiller d'Etat J. Piller, directeur de l'Instruction publique, à l'Assemblée générale de la Société des institutrices, le 29 novembre 1945.

maudite, que la parole, bonne ou mauvaise, ne meurt jamais, mais qu'elle va pénétrer d'autres esprits pour leur apporter la paix ou la guerre. On pense avoir rejeté derrière soi le trouble que l'on éprouve, comme on se débarrasse d'un objet devenu inutile en le jetant dans un étang : ce trouble se propage de plus en plus, et s'étend en cercles de plus en plus étendus, comme ceux qui naissent à la surface de l'étang imprudemment remué.

Epoque de désagrégation encore que celle qui se place sous le signe du chiffre. On parle partout, aujourd'hui, d'une charte de 10 000 mots, d'un acte d'accusation de 50 000 mots, d'un traité de 20 000 mots. Les mots ne se pèsent plus, ne se vérifient plus ; ils se comptent. Voilà comment l'on apprécie les documents qui doivent régler le sort du monde. La valeur de ce qui doit être l'Evangile des temps nouveaux se mesure à la surface du papier employé pour l'imprimer. Les mots se débitent comme une marchandise : plus il y en a, mieux cela vaut.

Et pourtant, quelques mots simples ont suffi à Notre-Seigneur pour son sermon sur la montagne, et les préceptes évangéliques sont formulés en quelques phrases. Leur valeur ne tient pas au nombre des syllabes, mais à l'essence des mots eux-mêmes et au message qu'ils apportent. Nul n'éprouve, en les relisant, ce singulier besoin mathématique, nul ne va chercher, en deçà de leur signification, la pauvre réalité comptable qu'ils représentent.

Epoque de désagrégation, encore, que celle où l'on se préoccupe de « faire des constatations » au lieu de rechercher la vérité. On a oublié que la constatation ne remplace pas la vérité, qu'elle n'a rien de commun avec elle. La constatation enregistre un fait, fixe un instant. Que nous importe de savoir, par exemple, qu'il y a eu, dans un Etat, 100 000 chômeurs en 1935, et que leur nombre est quasi nul en 1945, si l'on ne nous dit pas en même temps pourquoi. Ces chômeurs sont-ils morts, sont-ils devenus soldats, ont-ils été mobilisés sous une étiquette ou sous une autre, ou a-t-on créé pour eux des occasions de travail dans des industries productives, ce qui a entraîné un accroissement de la prospérité publique ? L'esprit de constatation qui est propre à l'étude des choses a pris aujourd'hui la place de l'esprit de finalité qui explique l'activité humaine. On ne veut plus juger, élever, humaniser ; on se contente d'accepter, de suivre, de subir.

Quant à la vérité elle-même, on l'a remplacée par le slogan, *Ersatz* de tous les principes, de tous les mots d'ordre. Le monde ne se passionne plus pour des idées, il se dispute autour de slogans, phrases sonores et vides, monstres vides, mensonges camouflés de ces temps modernes qui ont oublié que la vérité ne se laisse pas enfermer dans une formule creuse et desséchée.

Le désarroi est manifeste dans tous les domaines : l'information est devenue propagande et mensonge. Plus les journaux mentent, plus ils ont de chance d'être lus et d'être crus — et ceci fait comprendre les difficultés auxquelles se heurte la presse honnête —. En matière judiciaire, le juge est remplacé par l'expert, et les tribunaux discutent des rapports d'expertise au lieu d'examiner le délit commis. La sincérité est mise au même niveau que la vérité, la justice et la charité, lorsqu'on ne la prend pas pour la vérité elle-même : il est sincère, entend-on dire de quelqu'un, donc il a raison, et cela même si cette sincérité se traduit par de basses attaques contre autrui, et par des griefs dont l'inanité apparaîtrait au bout d'une demi-minute de réflexion. La vérité se trouve ainsi gravement bafouée, et, par là-même, aussi, la justice et la charité, ces trois notions représentant finalement les aspects divers d'une même réalité. La haine et son pouvoir dissolvant ont ainsi pu remplacer l'amour, déliant ce qui était lié, dispersant ce qui était réuni. Dans notre monde désagrégé, elle a trouvé le climat qui lui convient, et il n'est pas étonnant qu'elle semble s'être installée en permanence sur notre planète.

Epoque de désagrégation encore que celle où l'on a perdu le sens de la mesure et de la hiérarchie des valeurs. Deux exemples caractéristiques, pris entre beaucoup d'autres, suffiront : Ouvrons le premier journal illustré qui nous tombe sous la main : en première page, la photographie du président Truman et celle des accusés du camp de Belsen ; les pages suivantes nous donnent en vrac, et comme rapprochés par le hasard le plus imprévu, le dernier match de football avec le sacre de Mgr Charrière, les ruines de la guerre et le concours de l'élégance canine, le Pape bénissant la foule romaine et les stars de cinéma dansant à Hollywood. Tout dans cet invraisemblable pêle-mêle est réduit au même dénominateur, à la même échelle et, lorsque le pire n'est pas mis en vedette, on lui confère la même valeur qu'au meilleur.

Autre exemple : prenez n'importe quel programme de n'importe quel poste de radio. On y passe avec la même tranquille inconscience de la chanson à l'actualité, de la musique classique à la recette de cuisine, de l'accordéon aux « Cinq minutes de la solidarité ». Une seule préoccupation : faire vite, ne pas lasser un auditeur fatigué, lui éviter tout semblant d'effort, et éparpiller en deux heures son esprit sur vingt sujets différents, traités avec une facilité et un laisser-aller qui essaient de se faire passer pour une forme de l'art.

Epoque de désintégration que celle où l'on habitue l'esprit, chaque jour un peu plus, à attendre avec avidité des sensations nouvelles, toujours plus fortes et plus marquées, à mesure que la sensibilité va s'émoussant. On lui apporte du nouveau, de l'inédit,

pour assouvir son besoin maladif de changement. Peu importe quoi ; il faut que quelque chose vienne empêcher l'homme de se retrouver seul avec lui-même ; il ne s'agit plus que de le sortir de sa vie, de l'aider par tous les moyens, mêmes les pires, à échapper à sa conscience dont il a peur.

C'est ainsi que, sur tous les plans et dans tous les domaines, la désagrégation tend à remplacer la synthèse. Cela s'explique : nous vivons sous la loi du moindre effort : il faut moins d'efforts pour nier que pour affirmer, pour détruire que pour construire, pour s'affranchir que pour se discipliner ; il faut un effort moins grand pour retourner à la nature que pour faire progresser une civilisation, pour dire non que pour organiser une société complexe et affinée, pour se relier à la matière que pour se relier à Dieu, car, instinctivement, les esprits se tournent vers ce qui est facile et simple, indifférencié et primitif.

Que signifient ces évidences ? Comment en est-on arrivé là ? Comment est-on parvenu à un tel degré de décadence ? Car il s'agit bien de décadence : les événements ne nous frappent pas au hasard ; si le monde se désagrège, c'est que nous avons mérité ce qui nous arrive. Nous assistons actuellement à une chute du potentiel spirituel de l'humanité, chute qui coïncide avec la poussée formidable des progrès techniques. La culture repose, en effet, sur l'équilibre de différents facteurs : facteurs techniques et facteurs scientifiques d'une part, facteurs artistiques, moraux ou religieux de l'autre. Or, ces divers facteurs n'ont pas progressé au même rythme, à la même allure : telle est la cause du déséquilibre actuel.

La technique et la science se sont développées à un rythme de plus en plus rapide. Les progrès réalisés ont amené l'homme à un culte nouveau : le culte de la technique et de la science ; l'homme ayant l'illusion de s'affranchir de ses dépendances y ajouta le culte de la liberté qui en est le corollaire. Toutes ces choses sont en soi des biens précieux, mais elles ont fait passer au second plan, sinon oublier, la culture de l'homme intérieur et la vraie sagesse. Les progrès réalisés ont exalté l'homme, mais l'homme a oublié qu'il devait s'élever lui-même et ne pas se laisser dominer par la technique. Il a voulu pénétrer les grands secrets de la nature, et il n'en est plus le maître ; il a cru à la perfection de la technique qu'il avait créée, et cette technique le dépasse et se retourne contre lui. Ayant perdu le sens de sa destinée d'homme et celui de sa fin, il se trouve tout à coup en face de forces plus ou moins mystérieuses pour lui, contre lesquelles il ne sait plus réagir comme il convient.

Gœthe a parlé, un jour, de cet apprenti sorcier que son maître avait chargé d'aller chercher de l'eau en son absence. Il a surpris le mot par lequel le sorcier envoie son balai à la rivière ; sitôt seul,

il prononce triomphalement le mot magique. Tout va très bien pour commencer ; mais le moment vient vite où le balai a apporté assez d'eau, et l'apprenti s'aperçoit qu'il ne connaît pas le mot par lequel le sorcier arrête la course du balai. L'inondation monte, tandis qu'il essaye vainement d'empêcher le balai de passer. Il le casse ; aussitôt les deux morceaux continuent leur chemin vers la rivière. Seul le retour du sorcier remet les choses en ordre.

Comme l'apprenti sorcier, l'homme a prononcé le dangereux mot magique dont il ne connaissait pas toute la puissance ; il a déchaîné la technique et se sent perdu et anxieux en face d'elle. Pour l'enchaîner, il faudrait qu'il s'élève au-dessus d'elle et la domine ; ainsi il apprendrait, de nouveau, à construire au lieu de détruire, à rassembler au lieu de dissocier.

Dépassé par les progrès de la technique et de la science, l'homme l'est encore d'une autre manière, par l'évolution sociale. Nous vivions autrefois sous le régime de la liberté, d'un sain individualisme ; on disait : chacun pour soi, Dieu pour tous. Ce système disparaît peu à peu. Pourquoi ? Parce que ce régime présuppose, pour être viable, des liens sociaux efficaces, et, au premier rang, des familles étroitement liées dont les membres soient prêts à se soutenir et à s'entr'aider. Or, des tendances anarchiques ont pris peu à peu le dessus. La famille, association des bons et des mauvais jours, a perdu de sa force au fur et à mesure que l'esprit de sacrifice et le sens de la continuité allaient en diminuant, et des êtres de plus en plus nombreux se sont trouvés isolés, sans sécurité. Or, sur qui replacer sa mise, sur qui reporter son espoir en un monde meilleur, lorsque, à la suite du matérialisme, on a perdu sa confiance en Dieu, lorsque, grâce à un individualisme qui détache chacun des réalités dans lesquelles il plonge, on a perdu le sens de la famille, de la tradition, du métier ? L'homme, sentant que, isolé, il est peu de chose, qu'il a besoin de nouveaux cadres si celui de la famille est illusoire, a mis sa confiance dans la collectivité. D'où le succès du collectivisme sous toutes ses formes, et de toutes les idées (attrayantes parce qu'elles contiennent une part de vérité) qui placent la communauté avant la personne et en font un être tout puissant. De son côté, l'Etat est intervenu pour sauvegarder et faire respecter le droit des faibles, pour lutter contre les abus dont la liberté excessive était la cause. De là toute la législation sociale pour protéger la famille, les enfants, les ouvriers.

Cette évolution sociale, la guerre l'a encore accélérée, montrant que tous les hommes, étant égaux sous les armes, tous devaient être égaux devant les avantages sociaux, tous devaient pouvoir satisfaire leur besoin légitime de sécurité matérielle.

Mais que peuvent, à la longue, des groupes plus ou moins

artificiels, qui doivent leur existence à l'obligation que la loi impose et non à des sentiments qui les vivifieraient, si les hommes qui en font partie n'ont plus qu'un seul but : en tirer, pour chacun d'eux, le maximum de profit. Le principe de la solidarité qui est à leur base suppose que le plus grand nombre des membres renoncent à user de ces organisations en faveur de ceux qui, sans elles, tomberaient dans le besoin. Si ce principe n'est plus appliqué, tout est faussé. Ces institutions ne répondraient alors plus à leur fin ; elles perdraient, avec le temps, leur véritable raison d'être et, au lieu d'être bienfaisantes, elles contribueraient à anémier chez les individus les notions fondamentales du bien et du mal. Il est grave, socialement parlant, de détourner les institutions de leur but et de les pervertir ; cela est même plus grave que de commettre des injustices qui, elles au moins, attirent tôt ou tard de salutaires réactions. Le mécanisme de ces institutions exige d'autant plus de scrupuleuse loyauté dans leur emploi que rien ne trahit le foyer de démoralisation qu'elles peuvent devenir si l'on en use pour des fins qui ne sont pas conformes à leur nature.

L'homme se trouve donc actuellement devant une réalité technique et une réalité sociale qui le submergent. Ses nouvelles conquêtes exigent de sa part, s'il doit vraiment en résulter une amélioration de son état de vie, une maîtrise plus complète de lui-même, un usage plus judicieux de sa liberté. Il faut, pour qu'elles ne tournent pas à la catastrophe, qu'il fortifie sa conscience et qu'il retrouve le sens de ses responsabilités à l'égard de lui-même, de son prochain et de Dieu. En un mot, il faut qu'il élève son potentiel spirituel au niveau des exigences du monde nouveau.

Et cependant devant pareille situation, des éducateurs chrétiens ne sauraient se laisser gagner par le pessimisme. Si le tableau que je viens de tracer est sombre, il convient de se souvenir que chaque génération est en face de questions toujours difficiles, devant lesquelles personne ne doit jamais désespérer. Votre tâche, plus que celle de tout autre, peut être belle et fructueuse, car les problèmes modernes sont surtout des problèmes d'éducation : il faut réapprendre à l'homme le sens des mots, l'aider à retrouver son équilibre et à atteindre un point de vue d'où il dominera à nouveau la situation. Il faut réveiller ce besoin impérieux qu'il a de se cultiver sans cesse, de raisonner juste et de voir clair.

Pour cela, vous n'avez pas, vous, éducatrices chrétiennes, à enseigner aux enfants la technique des institutions et des progrès, vous avez à leur inculquer l'attitude d'esprit qu'ils doivent adopter, les habitudes qui leur permettront de se servir avec profit de ces progrès. A l'école, hors de l'école, partout, vous pouvez agir sur ceux

auprès de qui vous avez quelque influence, et contribuer, grâce à votre conception juste du destin de l'homme, à purifier l'atmosphère dans laquelle nous vivons.

Il faut réapprendre le sens des mots : il faut redonner inlassablement aux enfants qui vous sont confiés le sens des grandes réalités : le Vrai, le Bien, le Beau. Enseignez-leur à distinguer, en quelque sorte instinctivement, le mensonge et la propagande de la vérité, à ne pas tricher, ni avec eux-mêmes, ni avec autrui. Qu'ils apprennent surtout à respecter les règles du jeu social, au moment où les interdépendances deviennent partout toujours plus subtiles, toujours plus étroites, plus imprévisibles. Il faut qu'ils sachent, et que vous soyez convaincues vous-mêmes qu'il y a des lois économiques, sociales, psychologiques, comme il y a des lois grammaticales ou mathématiques et que toute violation d'une de ces lois disloque la machine sociale et, par contre-coup, risque d'atteindre l'homme.

Faites-les se rendre compte que le rythme actuel de la vie moderne est un rythme accéléré, artificiel, qui détraque les psychismes ; que la résistance nerveuse de l'homme a des limites qu'on ne dépasse pas impunément. Enseignez-leur qu'il y a un rythme humain et naturel de la vie, en évitant vous-mêmes de disperser leur esprit sur trop de sujets, en alternant harmonieusement le délassement et le travail, en vous hâtant lentement.

A la précipitation et l'agitation actuelle, opposez votre œuvre d'éducateur : œuvre lente, œuvre de patience qui doit se poursuivre naturellement à une allure beaucoup moins rapide que le rythme technique. L'armature morale, en effet, ne se consolide pas aussi rapidement que les inventions se développent ; l'être humain garde son mouvement et n'évolue que très lentement.

Evitez donc de vous laisser prendre dans l'engrenage quasi fatal des temps modernes. Vous devez développer le goût du travail chez vos élèves, ne les en dégoûtez pas en exagérant l'effort demandé ; maintenez une allure calme et n'essayez pas de brûler les étapes : on n'édifie rien de solide sur le sable, on ne consolide rien si l'on veut renverser les obstacles par la violence. Enseignez l'essentiel, cela suffit, et le reste sera donné aux enfants par surcroît. Enseignez-leur à vivre en harmonie avec la nature et les réalités, à comprendre le sens chrétien du travail qui est aussi une prière, à savoir utiliser leurs loisirs. Vous y parviendrez par les moyens d'apparence les plus indirects : c'est ainsi que, en apprenant la grammaire à vos élèves, en insistant pour qu'ils sachent construire une phrase complète, avec sujet, verbe et complément, vous mettrez de l'ordre dans l'enfant non seulement au point de vue grammatical, mais aussi au point de vue moral ; car tout est dans le tout, et à une structure de phrase bien construite correspond une structure interne de vérité.

Les difficultés actuelles encore une fois posent des problèmes de culture, des problèmes d'ordre surtout spirituel. L'homme doit faire, sur le plan moral, l'ascension correspondant au développement technique et social du monde matériel. La mystique chrétienne doit soulever l'homme au-dessus de la matière et de lui-même ; il doit occuper les sommets, « les seules places qui ne soient pas encombrées », et réapprendre qu'il ne vaut pas par ce qu'il produit, mais bien par l'esprit dans lequel il s'occupe de sa tâche, par l'amour qu'il met dans son travail. Tout se ramène donc à l'homme, tout se ramène à un problème d'éducation : apprendre à l'homme à se diriger, à atteindre sa fin au milieu des conditions nouvelles qui lui sont faites.

Dans cette tâche, nous ne pouvons pas tout, mais nous devons tout entreprendre : il faut commencer soi-même par savoir distinguer, voir clair, retenir ce qui est juste et vrai, rejeter ce qui ne l'est pas ; s'habituer à respirer sainement dans un air vicié, à s'aguerrir progressivement. Ceci fait, nous attirerons naturellement à nous ceux qui nous entourent, nous deviendrons des forces d'unification et de cohésion, tout comme l'électro-aimant qui fait s'agréger à lui la limaille de fer tant qu'il est traversé par un courant électrique. A nous de contribuer, dans la mesure de nos possibilités, à rétablir la cohésion rompue, à remettre l'homme à sa place, la première, à remettre de l'ordre dans les cerveaux et dans les cœurs, nous souvenant que si le désordre et la folie se propagent rapidement, la sagesse et l'équilibre aussi, à leur façon, sont contagieux : partis de vos villages, ils reconquerront les cités.

Il n'est pas question pour l'homme de regretter l'ancien temps, d'être l'adversaire du progrès, de détruire ses machines, ce qui révélerait le pire des complexes d'infériorité. On ne détruit pas les machines ; on s'en sert et l'on s'organise de manière à ne pas en être l'esclave. Et c'est cette perpétuelle adaptation de l'homme que vous secondez dans votre rôle d'éducatrices, à condition de savoir ce que vous enseignez, et de le savoir à fond ; à condition aussi de savoir comment vous y prendre pour que vos élèves acquièrent et assimilent les connaissances qu'exigent les programmes ; à condition enfin de savoir créer la méthode qui correspond le mieux à votre personnalité.

Soyez sensibles à tous les grands courants, ouvertes à toutes les idées généreuses, dès qu'elles sont non seulement sincères, mais qu'elles sont vraies. Et surtout, n'oubliez pas que c'est ce que vous êtes, et non ce que vous savez qui importe le plus. Vous êtes des éducatrices chrétiennes, conscientes de la solidité et de la cohérence de votre état de vie. Vous savez que, par un travail de chaque instant, vous parviendrez à donner à autrui l'exemple d'un enviable équilibre. Vous serez ainsi, en ce monde, des lumières qui éclairent et

qui réchauffent, vous répondrez aux espoirs légitimes que l'on a mis en vous. A cette tâche, vous saurez mettre, non seulement votre science d'éducatrices, mais surtout votre intuition, votre cœur, votre habileté de femmes. Car ce n'est pas sans raison que Mgr Dévaud, dans son livre sur la *Préparation de la jeune fille à son rôle de femme*, ce chef-d'œuvre, s'étend, avec la finesse que vous lui connaissez, sur les multiples services que vous êtes appelées à rendre. A vous d'éclairer l'intelligence de l'homme, à vous de l'initier au langage, de l'habituer à avoir une attitude affirmative vis-à-vis de Dieu, de son prochain, de son pays, de son travail et de ses devoirs. A vous, en un mot, de le civiliser.

Voilà ce que vous avez à faire, voilà ce que votre temps attend de vous, pour son salut. Voilà ce que, par vous, Fribourg se doit de maintenir ; voilà comment vous, éducatrices, vous servirez le pays, l'Europe, l'humanité, le Christ. C'est en vous inspirant de ces données que vous serez dignes de pouvoir redire à votre tour et sur le plan de la tâche qui est la vôtre, la parole la plus sublime et la plus féconde qui soit sortie de bouche humaine : j'ai été, je suis, je resterai la servante du Seigneur.

L'Université de Fribourg

Il nous est très agréable de publier aujourd'hui, dans notre *Bulletin*, le sermon prononcé à la cathédrale de Fribourg par le P. Deman, O. P., le premier dimanche de l'Avent, 2 décembre 1945.

Ce témoignage d'un intellectuel étranger qui vient d'arriver à Fribourg et qui nous livre très simplement ses premières impressions sur notre Université, son architecture et sa raison d'être, intéresse l'École fribourgeoise tout entière.

MES BIEN CHERS FRÈRES,

L'objet du sermon de ce jour ne vous est pas tout à fait inconnu. Une fois l'an, dans toutes les paroisses catholiques de la Suisse, sous le haut patronage et avec les encouragements de l'épiscopat, une collecte est organisée en faveur de l'Université de Fribourg. Je suis mal qualifié pour parler devant vous de ce sujet, n'étant arrivé que depuis peu dans votre ville ; à peine y ai-je commencé mon enseignement. Il est possible, par ailleurs, que les impressions d'un nouvel arrivé soient plus fraîches et plus vives, et qu'il perçoive mieux, en conséquence, les choses auxquelles il n'a pas eu le temps encore de s'habituer.

Je ne vous cacherai donc pas la surprise et l'admiration que